

OBSERVATIONS prononcées à la suite de la communication de Xavier Darcos (séance du lundi 17 janvier 2005)

Jean-Claude Casanova : Vous comprendrez que la phrase sur la Corse m'ait fait sursauter. J'ai cherché s'il y avait eu des pillages ou des profanations d'églises en Corse. Il y a eu le pillage des deux églises jésuites d'Ajaccio et de Bastia par les troupes françaises à leur arrivée ; il y a eu l'incendie du couvent franciscain de Calvi ; enfin il y a eu les tentatives vaines des gendarmes chargés de faire des inventaires en 1905. A part cela, je ne vois pas d'autres profanations ou pillages.

Sur la Corse, Mérimée a fait *Colomba et Matteo Falcone*, mais également un inventaire des monuments qui me semble peu approfondi puisqu'il manque les églises pisanes – et il a fallu attendre Gérôme Carcopino pour que les fouilles romaines révèlent bien plus que ce qu'indiquait le pauvre Mérimée. Mais Mérimée a entretenu un rapport important avec la Corse par l'intermédiaire de Louis-Napoléon Bonaparte. Vous n'avez malheureusement rien dit sur Mérimée et l'histoire proprement dite, c'est-à-dire sur les changements de régime en France et l'attitude qu'un esprit indépendant peut avoir à l'égard du pouvoir exécutif. Pour exprimer mon sentiment sans ambages, je ne pense pas qu'un solliciteur et un opportuniste comme l'était Mérimée ait pu être un grand historien.

*
* *

Roland Drago : Bien que vous ayez prononcé les mots « historien professionnel », ce que vous avez dit ne permet assurément pas de conclure que Mérimée était un professionnel de l'histoire. Au fond tous les littérateurs de cette époque ont voulu faire de l'histoire sans que cela fût leur spécialité. Citons Flaubert avec *Salammbô* ou Alexandre Dumas. Notons à ce propos que *Le règne de Charles IX* fait penser, par la qualité du récit, à *La Reine Margot*. Est-ce que les historiens de ce genre ne sont pas plus plaisants que les historiens qui ont une vision très scientifique, qui ne peut toucher que des spécialistes ? Permettez-moi de vous poser deux autres questions :

Est-ce que Mérimée, notamment à propos de Gergovie, s'est vraiment trompé ?

Peut-on dire qu'au siècle suivant il y a eu des historiens qui ont su être davantage romanciers et poètes qu'historiens au sens propre du terme ?

*
* *

Jacques de Larosière : Vous avez bien montré l'ambiguïté de Mérimée, à la fois romancier et historien, ou plutôt chroniqueur. Mérimée aimait faire vivre ses personnages, il aimait romancer et établir une sorte de complicité avec ses lecteurs. J'évoquerai *La vision de Charles XI, roi de Suède*. Un jour, ce roi malheureux qui avait perdu sa femme, vit soudain dans la nuit la salle des Etats éclairée. Il demanda au concierge de l'accompagner et il trouva la Diète de Suède réunie au grand complet. Tous les présents étaient vêtus de noir et sur le siège royal se tenait un cadavre ensanglanté entouré d'un enfant et d'un vieillard, lequel dit à Charles XI : « Dans cinq règnes, le sang coulera. » Ce qui m'apparaît tout à fait fascinant dans ce récit de Mérimée, c'est le luxe de précisions historiques auquel l'auteur recourt pour « faire vrai ». Il se fonde sur un procès verbal de cette vision, signé par quatre témoins. Dans le procès verbal, il est dit que lorsque la vision s'est

éteinte, le roi a regardé ses pantoufles et a constaté qu'aucune trace de sang ne les avait salies. Or, dans le livre de Mérimée, il est écrit : « Le roi regardant ses pantoufles vit une tache de sang ». C'était pour « faire plus vrai ».

*
* *

Alain Besançon : « Je me fends le cul sur les élucubrations d'un tas de moines ». Je trouve cette phrase remarquable car elle montre que Mérimée possédait des facultés linguistiques peu communes. La chronique monacale russe est écrite dans une langue informe et archaïque qui est fort difficile même pour des slavisants professionnels. Mérimée avait appris le russe. Il a traduit *La Dame de Pique* de Pouchkine, nouvelle tout à fait dans son style puisqu'elle mêle réalisme et fantastique. Comment a-t-il pu apprendre la langue russe ? Il n'existait à l'époque ni manuel, ni grammaire, ni dictionnaire.

De plus il régnait une russophobie aiguë – il suffit de relire les *Légendes démocratiques du Nord* de Michelet, dont Mérimée semble exempt. On remarquera que c'est en Russie, exactement dans la Lituanie qui faisait partie de l'Empire, que Mérimée a situé sa nouvelle *Lokis* et que dans *L'enlèvement de la redoute*, il a écrit cinq pages sublimes évoquant tout l'esprit des guerres napoléoniennes. La nouvelle se termine par ces mots, d'un colonel blessé au ventre : « Foutu, mon cher, mais la redoute est prise. » Il s'agit de la redoute de Chevardino qui commandait le champ de bataille de la Moskova.

*
* *

Bertrand Saint-Sernin : Vous avez évoqué un problème qui intrigue quelque peu les gens qui, comme moi, font de l'histoire des sciences en amateurs. George Simmel a noté dans ses *Réflexions sur l'histoire* que le propre de la connaissance historique est que l'on ne connaît que des fragments et que l'on veut reconstruire une totalité. Comme vous avez évoqué Salluste, je rappellerai la recommandation qu'il faisait : « *Facta dictis exaequanda sunt* », c'est-à-dire que l'on puisse établir une parité entre ce qui s'est produit et le récit que l'on en donne.

Or vous avez montré que, dans la vie de Mérimée, la distance est béante entre les monuments historiques, entre les vestiges d'une époque et le récit que l'on en veut faire. Mais comment procède-t-on, d'une façon générale, pour distinguer l'usage romanesque de l'usage historique de l'imagination ? Est-ce que les historiens ont une forme d'imagination constructive différente de celle des romanciers ?

*
* *

Alain Plantey : A mes yeux, l'apport de Mérimée à l'histoire de France a été décisif. Que seraient devenus les monuments historiques français sans Mérimée ?

*
* *

Réponses :

Le problème de la séparation entre l'imagination romanesque et le récit historique a été posé par presque tous les écrivains du milieu du XIX^e siècle. Il me semble qu'ils ont tous perçu la difficulté sans toutefois pouvoir la résoudre. Il est intéressant de constater que Mérimée s'est efforcé de recourir à des formes brèves et de produire des textes concis pour éviter la tentation excessive du romanesque. En outre, on ne doit pas oublier qu'il souhaitait, par ambition carriériste, être pris au sérieux. Il voulait être académicien, être reconnu dans les milieux savants, avoir de l'autorité pour présider la Commission des monuments historiques, devenir sénateur à vie etc., toutes choses qui lui ont valu de perdre quelque peu l'amitié qui le liait à Stendhal.

A Jean-Claude Casanova : C'est vrai que Mérimée n'a pas vu tous les monuments corses ; c'est vrai qu'il n'a pas tout reconstruit ; mais il a beaucoup aimé la Corse. Son intérêt pour ce territoire et pour le tempérament de ses habitants était indéniable, comme il apparaît dans sa correspondance, encore bien après son deuxième voyage. Peut-être était-il fasciné par la fougue, la sensualité qu'il découvrait en Corse et que sa vie de célibataire sérieux, vivant chez sa mère, lui interdisait.

Vous avez été sévère avec lui, mais il est vrai qu'il ne s'est pas démarqué du pouvoir. Il a fait un travail de nègre pour Napoléon III, qu'il estimait peu – alors qu'il avait beaucoup d'estime pour Eugénie.

A Roland Drago : On peut constater en effet que tous les grands écrivains du XIX^e siècle se sont peu ou prou frottés à l'histoire. Est-ce également vrai des écrivains du XX^e siècle ? Sans doute moins, encore que les romans-fleuves tels que *La chronique des Pasquier* de George Duhamel, *Les hommes de bonne volonté* de Jules Romains et même l'œuvre d'Anatole France aient su bien combiner l'aspect historique et l'aspect romanesque.

Pour ce qui est de Mérimée, ses connaissances historiques ont été mises au service d'une imagination romanesque assez sobre, et certainement moins foisonnante que celle d'un Flaubert par exemple. C'est d'ailleurs la démesure de *Salammbô* qui permit à Sainte-Beuve de s'exclamer : « Excusez-moi, de grâce, je n'entends pas le carthaginois. »

A Jacques de Larosière : A propos de la nécessité de « faire vrai », je rappellerai que Mérimée aimait beaucoup les conteurs du XVIII^e siècle, et notamment les conteurs anglais, car il était un bon angliciste. C'est sans doute la raison pour laquelle presque tous ses romans présentent une structure semblable : il part d'un document, d'un manuscrit trouvé par hasard, d'un récit rapporté qui postule en ouverture du texte que l'on est dans un lieu vrai. Mais Mérimée, s'il veut faire vrai, veut également faire peur et il s'efforce de rester dans un entre-deux continuels de la vérité et de l'angoisse. A cet égard, il est à rapprocher des conteurs fantastiques de la fin du XIX^e siècle.

A Alain Besançon : A l'origine de la slavophilie de Mérimée, il y avait la volonté de poursuivre une supercherie. Il avait présenté sa première œuvre, *Le Théâtre de Clara Gazul* (1825), comme des traductions d'œuvres d'une actrice espagnole par un certain Joseph L'Estrange. Deux ans plus tard, il présenta *La Guzla* comme une suite de ballades illyriennes de Hyacinthe Maglanowich. Se piquant au jeu, il se mit alors à s'intéresser à la littérature slave qu'il avait pastichée. Pour apprendre le russe, il fit venir des livres d'Angleterre, travailla seul et atteignit un niveau suffisant pour devenir traducteur et se lier avec la communauté russe de Paris, et surtout de Cannes, où il vécut durant la deuxième partie de sa vie. On connaît en outre les liens qu'il eut avec Tourgueniev. On peut expliquer l'amour de Mérimée pour les Russes et la littérature russe par le fait que personne, à son époque, n'aimait les Russes et la littérature russe. C'est sans doute sa détestation du proche qui l'a ainsi poussé à aimer le lointain.

A Bertrand Saint-Sernin: La question de l'usage romanesque et de l'usage historique est effectivement absolument centrale pour comprendre le statut de l'écriture littéraire au XIX^e siècle. La question se pose même pour certains genres. Qu'est-ce que le genre épique au XIX^e siècle, si ce n'est une poésie qui s'efforce d'être historique ?

A partir de 1820, il y eut un tel sentiment que l'histoire était en marche que tous les auteurs, même mineurs, ont, à un moment ou à un autre, recouru à l'histoire ou voulu faire œuvre d'historien. Voilà pourquoi on lisait Tite-Live ou Tacite. Il s'agissait de comprendre comment la petite bourgade qu'était Rome avait pu devenir le centre de gravité historique de l'Europe. Le sens de l'histoire, la force du destin étaient au centre des préoccupations de tout le XIX^e siècle. Et c'est certainement Chateaubriand qui, dans les toutes dernières pages des *Mémoires d'outre-tombe*, a su le mieux définir ce sentiment.

A Alain Plantey : Quand on regarde physiquement ce que représente le travail de Mérimée, comme concepteur du patrimoine, comme collecteur des informations sur les monuments etc., comme organisateur de « centres cultivés » – préfigurations des musées modernes – où seraient regroupés un ensemble de monuments, on ne peut être qu'admiratif. La capacité de travail de Mérimée, qui menait par ailleurs une vie sociale intense – voire débridée si l'on en croit sa correspondance – et une carrière d'écrivain, apparaît hors du commun.

*
* *